

toyenne ; mais un trône au milieu des magasins les éclipsait trop ; les gens affairés , obligés quelquefois à de longs détours , n'ont point trouvé commode d'avoir un roi sur leur passage ; Louis-Philippe l'a senti lui-même , et à l'heure où je trace ces lignes , au commencement du terme d'octobre , la dynastie du Palais-Royal a emménagé au palais des Tuileries.

EUGÈNE ROCH.



LE

BOURGEOIS DE PARIS



Au milieu de cette population immense qui fourmille dans les rues , qui se heurte sur nos trottoirs , qui s'entasse dans les cellules habilement distribuées de nos maisons nouvelles , il devient difficile de retrouver la race primitive , de reconnaître les traits de la famille indigène. On a beaucoup écrit contre la centralisation ; et , dernièrement encore , il est parti de la métropole des colonies de publicistes , qui sont allées s'établir en province pour demander les libertés

locales, et travailler de loin à la destruction de ce foyer dévorant où ils ont puisé leur ardeur. Mais si la centralisation a profité aux intérêts matériels de Paris, considéré comme l'hôtellerie générale de toutes les ambitions et l'entrepôt de toutes les faveurs, qui pourrait dire que le caractère moral des Parisiens n'en a pas souffert? Où est-il, je vous prie, l'habitant classique et traditionnel de la grande cité, perdu dans cette cohue d'existences parasites, que le besoin de croître et de prospérer a transplantées parmi nous? Tandis qu'il végète inconnu, sa réputation reste chargée de tous les ridicules que lui envoient les quatre-vingt-trois départements. L'étranger, qui en fournit bien aussi sa part, pourra-t-il distinguer, dans ce mélange confus des mœurs, ce qui appartient au bourgeois de Paris, type précieux, qui risque de s'effacer comme la monnaie de l'ancienne monarchie? Tirons-le promptement de la foule, rendons-lui ses formes et ses contours, rétablissons cette empreinte originale et naïve que le temps a modifiée sans la détruire. Pour cela, nous ne devons ni chercher trop haut, ni fouiller trop bas. Aux deux extrémités de la fortune, de la civilisation et de la politesse, il se fait une fusion mystérieuse, ici de manières élégantes, de goûts délicats, de prétentions aristocratiques; là d'ha-

bitudes grossières, d'entraînements stupides, de passions rudes et sauvages, où l'on ne peut suivre la trace des origines diverses. Plaçons-nous au milieu, toujours au milieu; là est le bourgeois de Paris, tendant la main à ceux qui sont au dessous; s'il s'élève, il dégénère.

Le bourgeois de Paris a passé la quarantaine. Avant cet âge, la tutelle des parents sous les yeux desquels on vit, la modicité du revenu, le long servage de l'éducation, de l'apprentissage, du noviciat en tout genre, puis les soins continuels et les appréhensions journalières d'un établissement encore incertain, ne permettent pas ce taplomb, cette confiance en soi-même, cette liberté de mouvements dont on a besoin pour prendre rang parmi les hommes de la cité. D'ailleurs, il faut absolument que le bourgeois de Paris raconte : c'est une condition de son existence, une nécessité, et fort heureusement un plaisir. Il doit à sa famille, à ses amis, à sa clientèle, le récit de ce qui s'est passé, depuis trente ans au moins, non-seulement dans son quartier, mais dans l'intérieur de ces murailles qui forment son monde, au-delà desquelles il ne voit que des pays alliés, des voisins avec qui l'on fait le commerce. S'il n'a rien à dire sur la prise de la Bastille, sur les journées de fructidor, de thermidor, de vendémiaire, il n'a pas

de considération, pas d'autorité; et comme, dans cette agitation des affaires qui partage tout son temps avec le sommeil, le bourgeois de Paris ne lit guère, il faut bien qu'il ait vécu, que sa tête se soit meublée de faits par les émotions de chaque jour, qu'il ait fait provision d'événements en dépensant ses années. Conclusion; le bourgeois de Paris n'a pas moins de cinquante ans. Celui qui peut dire les fêtes données en 1770 pour le mariage du dauphin, et les accidents qui ont fait présager si infailliblement les malheurs de Louis XVI, celui-là est un bourgeois émérite, un notable, une supériorité sociale à trois maisons de distance.

Le bourgeois de Paris est d'une taille médiocre, avec un embonpoint prononcé. Sa figure est habituellement riante, et vise tant soit peu à la dignité. Il a des favoris qui font légèrement le crochet à la hauteur de la bouche. Il est bien rasé, propre dans sa mise. Ses habits sont larges, étoffés, sans aucune affectation des formes que la mode emprunte aux caprices. Des peintres ignorants l'affublent toujours d'un parapluie; c'est un des plus grossiers préjugés que la malveillance et l'esprit de parti aient jamais répandus. Le parapluie appartient aux rentiers, aux employés, c'est-à-dire aux invalides et aux eunuques de la société industrielle. Le bourgeois

de Paris a une canne, pour se donner un maintien, pour chasser les chiens et menacer les polissons. Mais il ne craint pas le mauvais temps; s'il vient à pleuvoir, il prend un fiacre, et il l'annonce d'un air satisfait. Il faut avoir entendu un bourgeois de Paris dire en partant: « S'il pleut, je prendrai un fiacre, » pour savoir tout ce que le progrès des jouissances publiques peut mettre de contentement et de sécurité dans le cœur d'un homme qui a le moyen de se les donner.

Le bourgeois de Paris est marié, quoi qu'on en ait dit, marié comme l'étaient ses père et mère, ainsi qu'il appert de son extrait de baptême inscrit à la paroisse Saint-Eustache. A Paris plus qu'ailleurs sans doute, et aujourd'hui plus que jamais, il existe une nuée de célibataires par goût, par raison, par tempérament, par calcul, par système; espèce de Bédouins qui font la guerre aux ménages, qui se nourrissent de rapine, qui vivent dans le bruit et meurent dans l'isolement. Mais ceux-là se retranchent eux-mêmes de la notabilité civile. Dans leur jeunesse, ils peuvent fournir d'agréables danseurs, des joueurs hasardeux, des colporteurs amusants de lazzi et de nouvelles, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu l'honneur d'une jalousie; vieux, ils ne sont plus que des complaisants pour qui l'on ne fait

aucuns frais d'égards, et leur chance la plus heureuse est de s'asseoir de temps en temps au repas d'un ancien ami, entre les deux enfants, pour éviter le nombre fâcheux de treize à table.

J'ai dit les deux enfants; car le bourgeois de Paris a des enfants. Il en a deux, pas plus; c'était ce qu'il voulait, et « il s'est arrêté là. » C'est une phrase qu'il répète souvent, et à laquelle sa femme a fini par s'habituer. Or c'est ici qu'il faut parler de sa compagne. Elle n'a jamais été belle, ses traits manquent d'ensemble et de régularité; mais on s'est accordé à la trouver jolie. On raconte encore l'effet qu'elle produisit sur la foule des curieux le jour où elle descendit d'un remise devant la petite porte de l'église Saint-Roch. Elle était alors plus mince, mais non plus fraîche; lui, il était jeune, alerte, svelte et frisé. Ce fut un beau mariage: la croix d'or, les fauteuils de velours cramoisi, achetés par la fabrique dans le mobilier de quelque prince déchû! Il y eut aussi une noce brillante chez Grignon, où l'on entra alors par une grande cour. Il se passe peu de dimanches où le mari ne ramène dans la conversation quelque réminiscence de cette heureuse journée, et toujours avec un redoublement de tendresse pour celle qu'il se félicite chaque moment d'avoir épousée. Car le bourgeois de Paris respecte sa femme tout natu-

rellement, par instinct; l'étude la plus savante ne lui aurait appris rien de mieux.

De méchantes langues disent qu'elle a été coquette, et que, l'âge plus mûr survenant, elle a pris ses précautions pour ne pas arriver à la vieillesse sans un doux souvenir. Et qu'importe au bourgeois de Paris? Si la chose est vraie, il n'en a rien su; sa vie n'a pas été troublée, rien n'a été dérangé dans son ménage, dans ses habitudes, et il n'a pas cessé un instant de répéter les vieux quolibets du théâtre sur les maris trompés. Sa femme est au logis quand il rentre. S'il est obligé de l'attendre, il la voit revenir chargée de petites emplettes, où il se trouve presque toujours quelque chose pour lui. Elle lui verse de la tisane quand il est enrhumé, et elle se tait lorsqu'il parle. De plus, la femme du bourgeois n'est pas seulement la mère de ses enfants; c'est aussi son conseil dans les affaires d'intérêt, son associé, son teneur de livres; il ne fait rien sans son avis; elle sait le nom de ses correspondants, de ses débiteurs. Lorsqu'il est d'humeur gaillarde, il l'appelle son ministre de l'intérieur, et s'il est incertain sur l'orthographe d'un mot, il l'interroge; car elle est savante, elle a été élevée dans un pensionnat.

Parlons de ses enfants. Je ne sais pas bien le nom de sa fille; il y en a de si jolis dans le

catalogue des romans. Elle sort de pension ; elle a un piano ; elle dessine ; elle a appris tout ce qu'il lui faudra oublier quand elle entrera en ménage pour continuer la vie obscure et simple de sa mère. Son fils s'appelle Émile ; c'est un hommage rendu à la mémoire de J.-J. Rousseau. Il est peu de familles dans Paris où l'on ne trouve un Émile, qui a été mis en nourrice, promené par une bonne, confié, lui deux cent vingtième, à l'éducation du collège. Émile a eu le bon lot ; on s'est occupé de lui. Il a le travail facile, l'intelligence éveillée. C'est sur lui que l'on compte pour augmenter le relevé annuel des succès obtenus au concours. Aussi le jeune homme est-il choyé, caressé par ses maîtres. De tout cela, il revient au bourgeois de Paris une nouvelle dose de bonheur. Il se voit renaître avec joie dans l'héritier de son nom. Il le laisse causer, il admire son petit babillage de pédanterie, il s'enorgueillit de ne pas le comprendre. Il ne se souvient de son autorité que lorsque l'écolier téméraire se jette sur le terrain de la politique. Car le drôle tourne au républicain. Il lit en cachette les journaux du mouvement, comme nous, enfants de l'empire, nous lisions les romans de Pigault-Lebrun. C'est d'ailleurs le beau moment pour l'érudition paternelle, pour l'historique de la Terreur. L'orage passé, on

s'occupe de son avenir. Puisqu'il montre de l'esprit, il faudra le faire commissaire-priseur. Si cela va jusqu'au talent, il sera avoué. Car chaque génération de la bourgeoisie veut monter d'un degré ; c'est pour cela qu'il y a encombrement au haut de l'échelle.

J'ai touché à l'opinion politique du bourgeois de Paris. Nous voici au développement le plus important de son caractère. D'abord, il aime l'ordre, il veut l'ordre, il dérangerait tout pour avoir de l'ordre ; et l'ordre, pour lui, c'est la circulation régulière et facile des voitures ou des piétons dans les rues ; ce sont les boutiques étalant au dehors leurs richesses, et répandant, le soir, sur le pavé, la lueur du gaz qui les éclaire. Donnez-lui cela ; qu'il ne soit pas arrêté dans son chemin par d'autres groupes que ceux qui entourent les chanteurs, ou qui contemplant les dernières tortures d'un chien écrasé ; que son oreille ne soit pas frappée par des cris inaccoutumés, par ces clameurs épaisses que jette la foule en se ruant ; qu'il ne craigne pas de voir tomber à ses pieds un réverbère ; qu'il n'entende pas le fracas des vitres brisées, le bruit sinistre des volets qui se ferment, le rappel à l'heure indue, le pas des chevaux qui se précipitent, il est content, il a tout ce qu'il lui faut. Laissez-lui cette tranquillité matérielle, et maintenant,